

L'aube déploie ses lumières mordorées. Than se réveille engourdi, recroquevillé sur sa natte de bambou tressé, au fond de sa jonque, bercé par les vaguelettes de la rivière des Parfums.

Une journée comme les autres l'attend. Il prend un bol de soupe au liseron d'eau, du riz gluant. Il fait une toilette furtive avec l'eau puisée la veille dans la rivière. Il prépare ses filets, se met à pêcher.

Après, il ira vendre ses poissons, pour la plupart encore vivants, sur le marché de Hué. Le soleil brûle déjà sa peau. Les oiseaux virevoltent, froissent le silence. Les bords de la rivière s'animent.

Quelques femmes, en tunique pantalon et chapeau conique, viennent y laver leur linge, cueillir des liserons d'eau, des fleurs de lotus. Elles s'expriment dans un caquetage suraigu qui peut heurter les ouïes délicates. Quand on les écoute, on a l'impression que les six tons de la langue annamite se sont multipliés. La musique des conversations semble atteindre des octaves d'une fréquence suréminente et sa rapidité celle des pizzicati affolés sur les cordes de la cithare annamite.

Les paysans commencent leur labeur dans les rizières qui bordent le fleuve, sans bruit, seuls le « Nón lá » chapeau conique et l'échine arrondie des riziculteurs émergent des pousses de riz.

Au loin, les clairons de la cité interdite résonnent. Ils insufflent de la vitalité à la langueur ambiante .

Jean Baptiste, breton de naissance, nommé grand mandarin par l'Empereur Gia Long, sous le nom annamite de N'guyen Van Thang, se réveille, dans sa résidence proche de la Cité interdite et de la rivière des Parfums.

Son escorte personnelle forte de 50 soldats lui rend les honneurs du jour dans la cour d'apparat.

Son épouse annamite, Ho Ti Hue l'attend et lui a préparé un petit déjeuner avec l'incomparable Bánh xèo, succulente crêpe qu'elle lui a cuisinée avec déférence, Confucius oblige! Il repense avec nostalgie, à son bol de lait, aux crêpes bretonnes que lui servait, tous les matins, sa mère, lors de son enfance.

Ho Thi Hue, récite la prière du matin. Les femmes catholiques de l'Annam sont particulièrement pieuses.

Son installation à Hué s'est opérée après ses glorieux faits de guerre qui ont consacré la victoire de Gia Long. Jean Baptiste Chaigneau du Baizy dit Van Thang Nguyen, marquis de de Than-duc, général de l'armée du centre, jouit de tous les avantages de sa fonction de grand mandarin. Il bénéficie du privilège particulier, de saluer tous les jours, son Empereur dans la Cité interdite, sans prosternation. Gia Long, en remerciement de ses services et en gage de sa profonde affection, a réduit la cérémonie à seulement cinq inclinations de la tête.

Il s'y prépare en revêtant le grand uniforme, tunique noire brodée à brandebourg, fendue sur les côtés à la mode du pays. Un col rouge et une épaulette unique d'or, un pantalon large en soie rouge, complètent le costume. C'est le même pantalon rouge que portent les hommes de la famille impériale. Il est coiffé d'un turban noir dit à « oreilles de chat ».

Une chaleur humide plombe l'atmosphère. Nous sommes en novembre, c'est la pleine saison des moussons dans le centre d'Annam.

Les nuages s'accumulent au loin, sur la côte, vers Hôi An. Les animaux sont nerveux. Les chiens hurlent, les buffles rechignent au travail. Même les éléphants de la garde impériale trépignent et se balancent. Les travailleurs des rizières sont fébriles. Tout l'environnement s'électrise. Ils ont l'intuition de la tourmente, du vent, de la pluie qui se préparent. Ils ressentent le malaise, comme une angoisse imprévue qui se répand sans contrôle, s'insinue dans tous les pores, dans toute la sève, dans tous les objets, dans tous les édifices.

Le vent de la côte pousse les nuages qui passent du gris au brun foncé. Ils approchent. L'air de la ville impériale est pesant, suffocant. Les nuages noirs ont entamé leur course rapide et survolent, affolés, le cours de la rivière des Parfums qui prend des teintes moirées et une respiration tourmentée.

Les esprits de l'eau semblent se rebeller en renvoyant des éclairs de colère. La bataille de l'eau et du ciel a commencé.

La terre, les végétaux tentent le repli, même s'ils attendent la pluie pour éteindre leur soif. Ils redoutent la violence et la pression aqueuse générées par les éléments déchaînés.

Dans le jardin de la résidence de Jean Baptiste, située à une lieue environ du palais royal, proche du village chrétien de Phủ Cam, l'anxiété des jardiniers est prégnante. Le stress ressenti par la végétation qui se compose d'arbres à fruits multiples, est au comble. Les aréquiers, orangers, manguiers, goyaviers, jacquiers, frangipaniers se raidissent.

Les fleurs que les annamites chérissent particulièrement, sont très nombreuses dans les jardins. Elles se liguent en résistance.

Le parfum des roses, aglaés, pivoines, chrysanthèmes est sublimé par la chaleur et l'humidité ambiante, c'est leur transpiration. Elles exhalent pour exprimer leur peur. Dans la nouvelle pénombre qui s'écrase brusquement, la luminescence caractéristique et subtile des aglaés commence à poindre. La haie de bambou frémit, se balance et gémit. Le fossé intérieur du jardin se prépare à déborder.

Jean Baptiste renonce, finalement, à sa visite quotidienne au palais. Il se replie vers sa bibliothèque et s'enfonce dans sa passion de la lecture en mâchouillant des feuilles de bétel. Il se plonge dans les enseignements de Confucius traduit en « chũ quốc ngữ » par les scribes engagés par Alexandre de Rhodes.

Même s'il est profondément catholique, il retrouve de nombreux préceptes philosophiques similaires dans le confucianisme, notamment l'importance de la famille, l'amour de son prochain, la bienveillance.

D'ailleurs, lors de son futur voyage à Hanoi, il compte bien faire une visite au temple de la littérature consacré au sage et philosophe.

Son épouse, s'occupe de l'intendance, distribue les ordres aux domestiques, aux cuisiniers pour le repas de la mi-journée.

La demeure est fin prête à supporter la tornade qui se rapproche à grand galop.

Les planchers sur pilotis craquent et couinent, les poutres s'entrechoquent, les toits de tuiles cliquettent, crissent en geignant.

Ce n'est pas la première fois que la propriété subit les affres de la mousson, mais à chaque fois elle frémit de panique. Plus personne dehors, les animaux se sont terrés où ils semblent avoir trouvé le meilleur abri. Les humains, eux, se sont

précipités dans les paillotes ou dans la maison du maître. Que faire, courber l'échine, attendre? Généralement c'est court, mais quelquefois, cela peut durer un ou deux jours. Le vent continue son tourbillon démoniaque, dévastateur.

Than a réussi à tout ranger, à vendre ses poissons avant l'arrivée de la tornade.

La rivière est irritée. Les vaguelettes du matin sont devenues des vagues de colère dont la crête crache un venin blanchâtre qui éclabousse notre pêcheur.

Il cède, comme à son habitude, à sa stratégie de protection. Il amarre solidement sa jonque au tronc le plus proche de la rive. Il attache ses filets au fond de la barque, file chez Hun Se, sa sœur, à quelques encablures .

Il atteint son havre de secours, dégoulinant, hirsute, accueilli par Hun Se, attendrie, rassurée. Les retrouvailles sont chaleureuses et joyeuses.

Un grand plat de riz gluant, fumant, trône sur la table. Elle a préparé un phở subtil, comme savent si bien le faire les femmes annamites. Ils vont le déguster avec des glossements de délice et de ferveur. Cela aide considérablement à faire passer le confinement imposé par le déchaînement des forces du ciel.

Le vent continue à s'insinuer dans les interstices des fenêtres, de la porte qui frissonnent, communient dans un râle de douleur. Elles craignent de se désagréger. Elles vibrent. Elles résistent jusque dans le tréfonds de leurs nervures végétales qui gémissent et suintent la panique.

La pluie fouette tout ce qu'elle peut atteindre. Elle s'immisce dans la paille des toits, elle fouette les tuiles, elle roule sur le feuillage des arbres, elle cingle les pétales des fleurs qui ne tardent pas à rendre l'âme, elle éclate la terre qui n'en peut plus et qui refuse d'engorger autant de liquide.

L'inondation se déploie. Elle s'associe sournoisement avec le vent pour griffer, éventrer, blesser, salir, noyer.

La tornade a ronflé, hurlé toute la journée. Le crépuscule apporte dans ses offrandes magiques, l'accalmie tant attendue. Typhon, fils de Gaïa semble encore avoir été vaincu par Zeus qui lui a coupé ses multiples têtes et l'a repoussé à l'exil dans les grottes des hauts plateaux voisins.

La noble demeure, respire à nouveau. Le cours de la vie va pouvoir s'ajuster. Jean Baptiste, sa famille, ses subordonnés, commencent à s'animer. L'ordre, la rigueur, de la résidence reprennent leurs prérogatives. C'est l'heure du dîner suivi de la

veillée studieuse et religieuse agrémentée par un thé succulent et aromatique, choisi particulièrement pour ce moment.

Tous les soirs, la famille se retrouve au salon qui est meublé à la manière annamite. C'est un espace carré dont le sol est couvert de nattes et de coussins. Les enfants, Michel Duc et Joseph adorent ces veillées rituelles et cérémonieuses. Ils écoutent les adultes qui s'y expriment, avec une extrême attention. Ils se délectent des histoires, des mots. C'est l'occasion savoureuse, de perfectionner leur français.

Le père prend aussi, un immense plaisir et force détails croustillants, à raconter ses campagnes, ses victoires, ses voyages au long cours. Il évoque les passages dans le détroit de Malacca, ses escales à Macao, Hong Kong, Manille. Il commente ses expériences commerciales à Saigon, avant d'être au service du futur roi.

Than et Hun Se, goûtent au repos, après cette journée survoltée. Il ne retournera pas à sa jonque ce soir. Il va profiter du confort, tout relatif, mais, ô combien rassurant, de la paillote familiale. Une belle natte, propice aux beaux rêves, attend son sommeil.

Pendant ce temps, la Cité Interdite, se remet également du déchaînement climatique. Gia Long reçoit ses conseillers. Ils font le point sur les nouvelles apportées par les émissaires, à propos des désastres occasionnés par la tempête, dans la ville de Hué et dans la campagne environnante.

De nombreux toits se sont envolés, quelques inondations ont fortement perturbé la vie de ses sujets et provoqués quelques noyades.

Par ailleurs, les informations relatives aux émeutes qui sévissent dans le Tonkin voisin, ne sont pas de bon augure et laissent présager des interventions musclées. Il va falloir réunir un conseil de guerre.

Mais va-t-il impliquer Jean Baptiste? Rien n'est moins sûr, car les mandarins annamites sont très jaloux des attentions que lui prodigue Gia Long.

Les tensions sont palpables, entachent sa vie quotidienne, celle de sa famille. Il envisage même, de faire un voyage en France pour revoir sa chère Bretagne, ses neveux et surtout, s'éloigner de ses ennemis. Par la même occasion, une ambassade auprès du Roi de France serait une magnifique opportunité de

retourner la situation du côté de la cour de Hué. Il se promet d'en parler au plus vite à sa majesté Gia Long.

La première fois que ses confrères annamites ont manifesté leur hostilité, c'est lors de la cérémonie des récompenses en sa faveur et de ses amis bretons, messieurs Barizy et Vannier.

C'est ce jour-là que Gia Long lui a offert le costume d'honneur, en guise de talisman porte-bonheur, lui enjoignant de le porter, tous les jours, lors des représentations à la cour. Les témoignages d'estime et d'affection étaient réguliers et fréquents entre Gia Long et le breton. Quand il reçut son brevet de grand mandarin, Gia Long avait précisé qu'il faisait partie, désormais, de sa famille et qu'il porterait le nom royal de N'guyen.

Après une nuit d'un sommeil long et profond, Than rechargé en énergie, s'en retourne vers son quotidien laborieux. La jonque a tenu bon. Les filets sont fin prêts à satisfaire ses besoins alimentaires et pécuniaires. Si tout va bien, sa pêche lui rapportera au moins 12 phàn. Il pourra ainsi économiser pour sa dot, car le projet de mariage se précise .

Il est promis à Hieu, jeune orpheline. Elle a été recueillie par son oncle et sa tante. Leurs moyens sont limités. Cette union est une excellente aubaine et la bénédiction des familles a naturellement été octroyée aux futurs époux.

Than envisage de construire une belle habitation dans le terrain que lui ont légué ses parents, juste à côté de celle de sa sœur. La cérémonie est prévue avant le Têt.

Le zodiaque a, bien sûr, été consulté et les augures sont bons. Ils passeront au temple pour être en accord avec les esprits du Dharma, la coutume selon les enseignements de Bouddha.

Comme le veut la tradition, la couleur rouge dominera pour cette journée de fête. Hieu portera un áo dài pourpre et les enveloppes pour recueillir les dons, en liquide, seront rouges. Pour augurer de sa fertilité, la mariée sera portée jusqu'au temple, avec une ombrelle rubis ouverte au dessus de sa tête. Le soir, ils dormiront dans des draps flamboyants qui symbolisent le nouveau départ et la chance. La veille, au clair de lune, ils devront se peigner quatre fois, la première pour l'union du couple et ensuite pour l'harmonie, la fécondité et la descendance.

Afin de sublimer ce mariage, Than amènera Hieu, faire une grande promenade en jonque sur la rivière des Parfums. Elle devra arborer dans sa longue chevelure de jais, une fleur de lotus qui représente, la progression spirituelle, le matérialisme, la pureté.

Au Pays du Dragon, le symbole est érigé en principe de vie. L'eau en est une composante majeure. Elle sert à la purification. Pendant le Têt, les pieds des statues de Bouddha sont arrosés copieusement et dans la rue, pendant plusieurs jours se déroule une bataille d'eau. Cette conjugaison d'aspects des spiritualités seront des gages de chance et de félicité pour Than qui va se marier juste avant le nouvel an.

Pour lui, l'eau est son élément, son lieu de travail, son gagne-pain. Sa journée se passe sur l'eau, les poissons qu'il pêche sont les créatures de l'eau. Aux pays d'Annam, du Tonkin et de Cochinchine, le pêcheur comme la femme protégée du soleil par son chapeau conique, ramant sur un sampan et glissant sur l'eau, forment le décor idéal de l'estampe populaire.

Than voue une véritable passion aux dieux de la nature. Il sent en lui une médiumnité profonde, liée aux divinités de la pluie et du vent, personnifiées par Liễu Hạnh, appelée « la déesse mère de l'eau » ou la troisième dame, toujours vêtue de blanc. Elle est en réalité, la finalité de sa ligne de vie, puisqu'elle gouverne l'eau, la pluie, le vent et les poissons.

Le matin, quand il se réveille, avant même les préparatifs de sa journée de pêche, il imagine et pense à la dame blanche afin qu'elle le protège et favorise la félicité de sa journée et la prospérité de son travail. En fin d'après-midi, il va rendre visite à sa bien-aimée Hieu. Comme à chaque fois, il lui offre de magnifiques poissons du fleuve, pêchés à l'aide du filet de poisson volant. Il faut un geste sûr pour le manœuvrer. Dès qu'il se trouve en apesanteur, Il se produit un mirage de volutes dans lesquelles le soleil allume des petites ampoules de couleurs différentes qui rejaillissent en arc en-ciel dans la brume chaude qui remonte de l'eau.

Aujourd'hui, le cadeau sera un « ophiocéphale maculé » dont la robe présente de belles taches et zébrures d'argent. Un nom qui fait rêver. Son nom annamite "ca qua » est bien moins poétique pour les français de Hué.

Un deuxième cadeau lui tient particulièrement à coeur. Il affectionne lui écrire, lui déclamer un Lục bát. Celui du jour est lié à sa rivière chérie:

Rivière de Hue, aujourd'hui elle exhale

les parfums de la fleur de lotus dorée

Aujourd'hui elle s'enroule et elle inhale

des effluves de lumière du soleil mordorée...

Rivière des Parfums est un nom de légendes, plus romantiques les unes que les autres. Celle des écrivains, si elle fait moins appel à la mythologie, est la plus poétique. Elle raconte que « Les riverains du fleuve l'aimaient plus que tout. Un jour, ils firent bouillir une centaine de types de fleurs et en déversèrent le substrat dans la rivière, afin qu'elle puisse être parfumée à jamais... »

Jean Baptiste est bien décidé à obtenir l'autorisation de son voyage en France. Il va jouer sur les souvenirs de Gia Long qui a connu la cour du roi de France, quand il était enfant, sous la houlette de son protecteur, Monseigneur d'Adran. Il va lui proposer une ambassade auprès du roi.

Ce n'est pas la première fois que cette demande est formulée. Après la première sollicitation, Gia Long a trouvé un heureux stratagème pour le garder près de lui. Il lui a offert une épouse annamite, Benoîte Ho Ti Hue, fille d'un noble mandarin de la cour, mais surtout de confession catholique. Elle réunissait toutes les qualités pour satisfaire à cette union. En plus, elle était très jolie ce qui était une raison supplémentaire pour écraser ses dernières réticences.

Le mariage est célébré dans l'église Tho Duc, au centre de Hué, par Monseigneur Larbalette. Eglise monumentale à dimension de cathédrale, son fronton en briques rouges est large et comporte une grande flèche centrale flanquée, en symétrie, de deux flèches plus petites.

C'est un double mariage, puisque son ami et compatriote, le breton, Philippe Vannier va épouser le même jour, la soeur de Ho Ti Hue, Magdeleine Dong Sen.

Même chrétiennes, les familles annamites pratiquent le culte des ancêtres dont l'autel trône dans toutes les maisons du pays.

Avant la cérémonie du mariage, la famille des mariées se plie aux règles, brûle de l'encens et remplit la corbeille de dons en nourriture, comme des fruits et du riz et en argent symbolique qu'elle brûlera à l'occasion de la fête du Têt.



Puis le cortège se forme, se déroule à pied, en longue procession, jusqu'à l'église. Les jeunes mariées sont conduites sur des pousse-pousse de cérémonie rutilants, comme le préconise la coutume en gage de fertilité. D'ailleurs, cela a excellemment fonctionné puisque la première aura onze enfants et la deuxième enfantera six fois .

Les jeunes femmes sont vêtues d'un áo dài traditionnel grenat, à plusieurs pans, tandis que nos deux bretons ont consenti à se vêtir du áo dài pour homme, couleur azur, porté sur un pantalon de soie blanche. Ils sont coiffés d'un turban bleu couvrant leurs cheveux noués en chignons.

Ce fut une grande fête à la fois annamite et bretonne.

Laurent Barizy, l'ami de Groix, régala les invités d'un concert de biniou et de chants bretons et leur fit danser la gavotte. Ils n'en furent même pas troublés, car dans la culture annamite, il y a également ce type de danses en ligne, plus lentes, fluides. Elles se dansent à la queue leu leu. La gestuelle harmonieuse des bras, des mains est un ravissement.

Le banquet se termine par des douceurs, comme des boules de riz gluant au lait de coco et Bretagne oblige, par des gâteaux dits« Lorientais »sablés de forme quadrangulaire. Pour finir, ils se délectent d'un excellent chouchen, d'une saveur incomparable, hydromel, certes local, mais qui a surtout bénéficié des meilleurs pollens, parfumés des mille et une fleurs de la région.

En fin d'après midi, les jeunes époux, se rendent à la citadelle royale pour remercier le monarque, le saluer selon les règles de la cour.

Pour atteindre la résidence impériale, ils doivent traverser le canal des remparts, sur le pont rouge, le même que celui du lac de l'Épée à Hanoi. Il est bordé également de magnifiques flamboyants qui illuminent de mille fleurs vermillons, en totale symbiose avec la symbolique du mariage annamite.

En route pour Tourane! Jean Baptiste à enfin réussi à obtenir le quitus de son roi et empereur, de faire le voyage en France. Le contrat porte sur deux ans d'absence. Il part avec toute sa famille. Son ami et beau frère Philippe Vannier est aussi du périple, avec femme et enfants.

Ils ont affrété une grande et noble jonque qui glisse sur la rivière des Parfums jusqu'au lagon de Giam Lang. Ils poursuivront en mer jusqu'au port de Tourane.

Ils longent et savourent les paysages enchanteurs du centre d'Anam.

Comme dans une croisière d'agrément, ils naviguent, se réjouissent pendant deux grandes journées, sur le fleuve. La boule au ventre et l'excitation se sont invitées à bord. Le grand retour tant attendu pour les deux bretons et l'immense aventure pour leurs deux familles, les galvanisent.

Sur cette belle route aquatique, la lente déambulation leur permet de profiter de la nature luxuriante et des tableaux vivants du décor.

Ils peuvent admirer des patchworks verdoyants, dans des nuances d'une variété infinie, oscillant du plus clair au plus foncé. On peut distinguer sur les montagnes, le vert absinthe des champs de thé. On peut savourer les verts amandes, chartreux et citrons des rizières dont l'eau renvoie des reflets animés comme les lumières des lampions. On peut admirer le vert impérial des acorus qui bordent, au plus près, les rives. Ceux-ci, semblent pêcher avec leurs branches qui effleurent le courant du fleuve. C'est une palette d'une richesse incroyable, un délice visuel, une symphonie de couleurs en mouvement qui s'offrent à eux .

Ils voguent à travers des villages toujours plus beaux, coiffés de pagodes colorées, de toits de chaume, de tuiles orangées. Ils savourent les chants qui s'élèvent des rizières, harmonieux, langoureux, associant les notes pointues des voix de femmes et des hommes mêlées. Une éclatante chorale dans un cadre bucolique.

Les agapes sont un autre volet de la villégiature qui les éloigne de Hue et les rapproche de la France.

Ils dégustent, profitent des plats annamites. Ils se délectent du phở, du poisson grillé sur lit d'aneth, des pâtes de riz et porc grillées, de rouleaux de printemps, du riz gluant, des nems frits, des gâteaux de riz farcis, enveloppés dans des feuilles de dong. C'est une débauche de saveurs qui les ancre, pour encore un temps trop court, dans la culture culinaire de leur très cher pays d'Annam.

Quand ils arrivent au premier lagon, ils comprennent que leur voyage va entrer dans une autre dimension. Il leur reste encore un jour de mer, d'abord, de lagons en lagons avant d'atteindre Cau Hai. Vaste et exotique, ce lac marin les enchante. Ses rives, ourlées de plages de sable blanc, sont parsemées de palmiers qui semblent applaudir les voyageurs. Ensuite, en direction du sud, Ils vont contourner le cap Mũi Châm Mây Đông, frôler l'île Son Cha, pour enfin, parader dans la

superbe et immense baie de Tourane d'où l'on peut admirer au lointain, les majestueuses montagnes de marbre. Ils accomplissent avec fébrilité, les derniers milles et accostent sur les quais du port, grouillant de coolies qui s'animent dans tous les sens. Les uns portent des sacs très lourds sur leurs frêles épaules, les autres poussent de grandes brouettes à bras.

Un brouhaha incommensurable ondule vers les voyageurs, brassé par un brulant vent de terre. Il termine sa course sur les bateaux au mouillage et les enveloppe d'un halo enivrant qui se combine au vertige du roulis.

Tous les enfants exultent. Ils n'ont jamais encore vu la mer. Quelle découverte! Quelles sensations! Le mouvement perpétuel des vagues, les couleurs de l'eau, du soleil, bleu, vert, or, les odeurs iodées des algues, le goût salé des embruns sont autant de surprises, chargées d'un plaisir fou. Ils s'amusent de la ronde incessante des mouettes et des goélands. Ils s'étonnent du découpage de la côte, des formes étranges, effrayantes des rochers. Ils découvrent l'agitation des chaloupes de pêche harcelées par des nuages d'oiseaux marins.

Les deux navires, le «Henri» et le «Larose» sont déjà au mouillage. Avant d'embarquer, Ils sont accueillis par le capitaine Rey. Les trois-mâts feront route ensemble.

Les nombreuses malles sont hissées sur le pont et remisées dans la cale. C'est le « Henri » leur nouvelle maison marine qui les transporte à travers les mers et océans dont les noms stimulent leur imagination.

La traversée au long cours est programmée à l'aube prochaine. Ils frémissent d'excitation à l'idée d'explorer un nouveau monde. Ils sont condamnés à trois mois de petites misères, mal de mer et autres désagréments sanitaires. Ils vont vivre, aussi, trois mois de bonheur d'être réunis, en famille, à plein temps. Trois mois qui vont permettre aux deux compères de peaufiner leur ambassade à la cour du roi de France. Trois mois, pour imaginer les changements qu'ils ne manqueront pas de découvrir dans leurs relations familiales, amicales, dans la vie locale.

Les premières journées, ils parcourent la mer de Chine, très au large des côtes, tout près des îles Paracels, avant de rejoindre leur première escale, au port de Saïgon. Jean Baptiste et Philippe le connaissent bien. Ils y ont fait leurs premières expériences en Cochinchine, commerciales et militaires.

Passé le cap Saint Jacques, ils pénètrent dans la rivière où, finalement ils retrouvent les paysages qu'ils viennent de quitter entre Hué et les lagons. Les sampans des vendeurs de nourritures, se fauillent depuis la mangrove comme des serpents en rut. Ils frôlent la coque du bateau. Les marchands hèlent les voyageurs, leur proposant des fruits, des galettes de riz et autres victuailles de bouche.

Quelques jours à terre vont leur permettre de prendre un peu de repos, de faire une visite à la mission catholique, de saluer Monseigneur d'Adran.

Quand ils reprennent la mer, ils vont subir une grosse tempête au large de Bornéo. Des vagues gigantesques viennent se jeter sur la coque, balayer le pont qui ne tarde pas à se couvrir d'une écume épaisse et froide. Tous les passagers se sont calfeutrés dans les cabines. Les grosses frayeurs, les malaises en tout genre, sont maintenant la réalité du bord. Deux jours de tourmente vont laminer le moral des deux familles. Ils ne mangent plus. Ils essayent de dormir le plus possible.

Ils respirent, seulement, en passant le détroit de Malacca.

Ils longent les îles d'Andaman, en route pour l'escale de Pondichéry, petit clin d'oeil de France et de Lorient en pays Tamoul, comptoir de la très lorientaise compagnie des Indes. Ils y rencontrent des bretons, des gens du Faouëdic qui, comme eux, sont venus rechercher l'aventure. La ville blanche a perdu ses remparts, car les anglais sont passés par là. Mais les bretons-annamites sont rassurés, l'architecture a retrouvé son souffle de France, même au milieu des quartiers tamouls, dans un sympathique esthétisme colonial. Cet intermède «touristique» chargé de promesses culturelles regonfle le moral des voyageurs. Ils voguent pour l'ultime, mais encore très longue étape, dans une communion affective et spirituelle parfaite. Après avoir longé, les côtes verdoyantes de Ceylan sur la gauche et du Kerala sur la droite, à travers le détroit de Palk, les navires filent sur l'océan indien, croisent quelques bateaux de pirates, très au large de la Somalie qu'ils sèment sans trop de difficulté. Ils réalisent, ensuite, une escale d'intendance à Madagascar. Ils passent le cap de Bonne Espérance, sans difficulté, remontent le long des côtes africaines, franchissent le détroit de Gibraltar. Ils sillonnent la Méditerranée, frôlent les côtes andalouses, flirtent avec les îles Baléares. Enfin, la ville blanche de Marseille apparaît, dans toute sa splendeur. Les enfants Chaigneau et Vannier reçoivent une

magistrale leçon de géographie. Michel Duc Chaigneau, le fils aîné, écrit son journal. Il a déjà les manières de l'intellectuel qu'il sera. Il note méticuleusement ses réflexions intimes, ses observations géographiques, botaniques, culturelles tout au long de son périple maritime.

A Hué, Than compte les jours qui le sépare de son mariage. Il bout d'impatience. Sa belle paillote en torchis et chaume, dotée d'un éblouissant jardin fleuri, d'un bassin tapissé de fleurs de lotus, est fin prête pour accueillir son amoureuse.

C'est sa nouvelle vie qui s'annonce pour le pêcheur de Hué.

Jean Baptiste Chaigneau est parti, déjà, depuis de longs mois. Il a installé sa famille à Lorient, acheté un appartement cours de la Bôve. Gia Long se meurt. Minh Mang, son fils va maintenant lui succéder. Il s'éteint dans la douleur physique et l'angoisse de laisser l'Empire à ce fils dont le caractère est difficile. Il sait que la paix qu'il avait installé dans son royaume va se fissurer. Il sait que les relations avec la communauté étrangère va se dégrader. Il sait que les catholiques annamites vont souffrir. C'est pourquoi, dans son testament qui comprend de nombreux articles, il consacre deux d'entre eux, aux religions pratiquées dans le pays. Le premier concerne la garde du tombeau de Monseigneur d'Adran et le second, le vœux de protéger tous les cultes en vigueur dans son royaume. Plusieurs jours d'agonie auront raison de sa vie. Ses funérailles sont célébrées quelques mois plus tard, en grande cérémonie.

Chaigneau, Vannier et leurs familles reviennent au pays d'Annam, après deux ans de séjour en France, pour quelques années seulement.

Minh Mang, le nouveau monarque, influencé fortement par les mandarins annamites, les contraint au retour définitif. L'annonce de ce départ sera empreinte d'une grande violence. Le roi diligente un émissaire auprès du breton. Il se présente avec un plateau laqué, sur lequel repose un lacet de soie et une réduction de navire, hautement symbolique de la mort et de l'exil. Cette semonce ultime est une invitation à plier bagages. Après avoir vendu ses biens, Il repart définitivement, avec sa famille et sa nouvelle femme Hélène Barisy. Ho Ti Hue décédée dès son retour sur sa terre natale, repose dans le cimetière catholique de Phũ Cam.